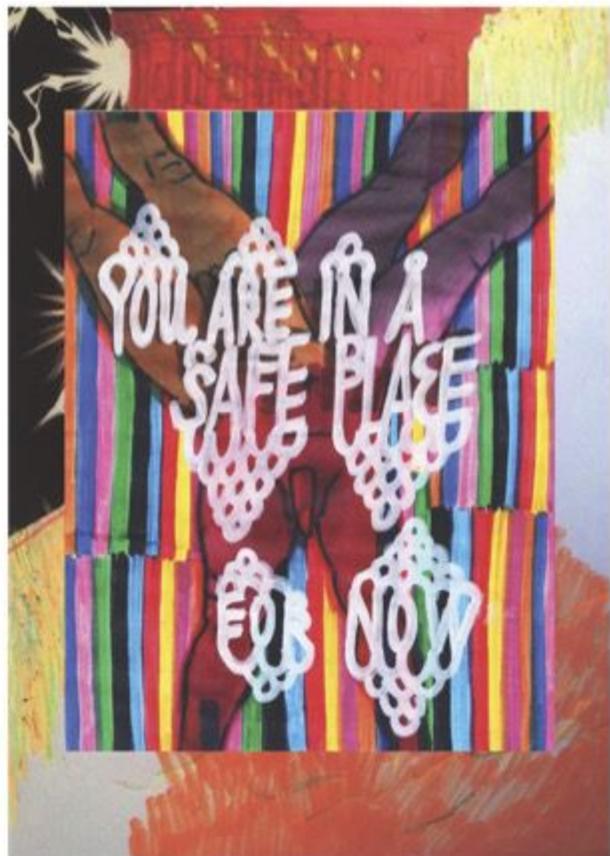


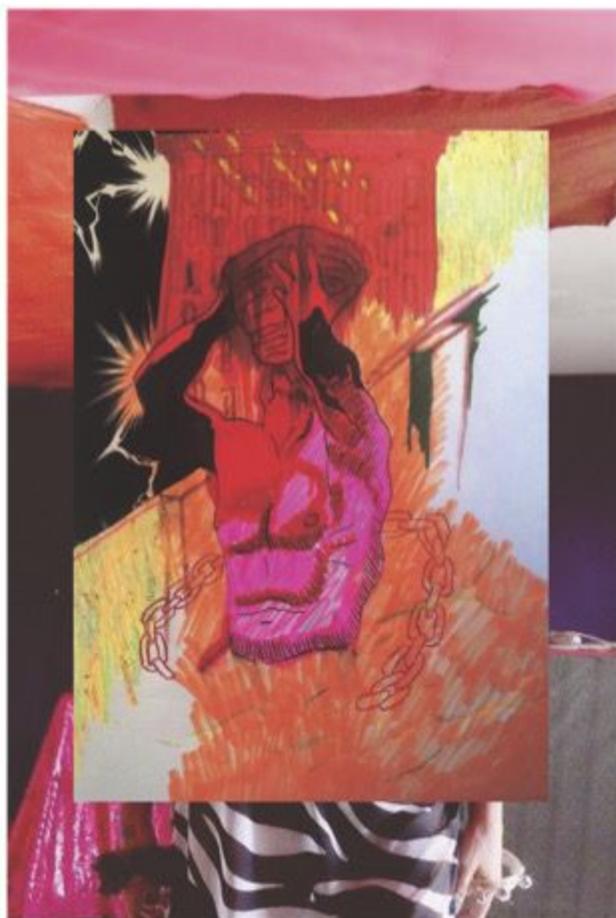
Interzins ZWEI



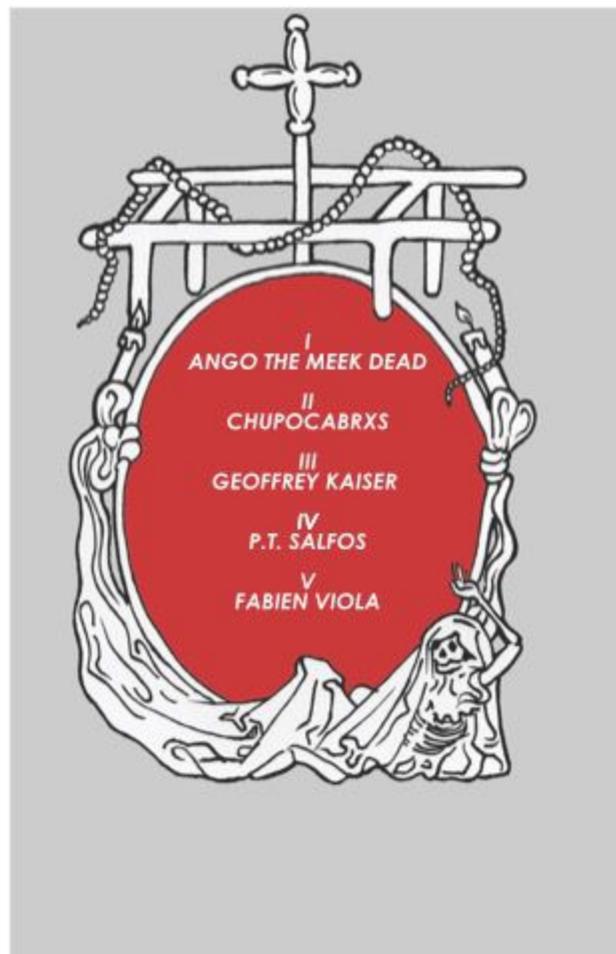
Berlin 2018



I



V



DANSE MACABRE

and the endless party

Paroles de
HENRI CAZALIS.

Musique de
SAINT-SAËNS.

« Monsieur **COSTA F. JACQUET.** »

Mouvt. de Valse.

PIANO.

Zig et zig et zig, La mort en ce monde s'aggrave et se fâche avec son ta.

...ta, La mort à moi, nuit jour on se le dit, dans, Zig et zig et zig, sur son ta, u.

...ta, u.

Tous droits d'imitation réservés
A. Durand & Co. Éditeurs

D. A. F. 1070

Paris, 4, Place de la Madeleine

les hélices du temps me caressent encore, ce phénix brûlant, si chaud que je le sens en moi, je le liquéfie par mes pores, et le transforme en eau, nonchalamment, mes membres me lâchent, leur pesanteur leur donne une autonomie, je les rend libre, je veux mes pensée libres des condition de production de pensée, encore une fois, encore une fois je dois utiliser le verbe pour prendre de la distance, dans la jungle des villes, je crois, je me crois, je ne me crois plus, je n'existe plus, je suis complètement envahit par des forces de production qui m'utilise, et utilise tout cet espace, dans, et autour de moi, c'est toujours dans et autour de moi, l'eau m'aide, elle est le territoire parfait, le cadre dans lequel je veux m'envoyer en l'air et rester suspendu, en moi, en soi, je bouillonne de la voir, cette eau et mes échanges avec elle je ne suis fort qu'avec les drogues, ces addictions m'enchante, leur couleur m'émerveillent, leur tonalité, je les conjugue encore au mouvement de mes os, je les libère, ces membres, ces jeux, c'est encore dans le mouvement que je retrouve une joie, c'est encore dans le mouvement que je m'écarte, que je me délecte, que je me débecte, que je vomis ce qu'on a fais de moi, avec ma complicité, avec mes inquiétudes, avec mes angoisses, on a su si bien les canaliser on a su si bien les

**CONTINUERANNO GLI AMICI A RITROVARSI?
CONTINUERANNO GLI AMICI A RITROVARSI
ACCANTO AI TAMBURI?**

enfermer, on a su si bien les rendre productives, on a su si bien, me les arracher et les transformer en merde, coulante, c'est encore fini, c'est encore fini, ce rapport que j'ai avec moi, ce TEMPS est encore fini, je n'ai plus le temps d'habiter, de comprendre ce que veux me dire cette arbre, je le regarde, je suis défoncé, je le regarde, ses feuilles bougent et bruissent, je reconnais ce son comme une mélodie de mon enfance, encore une fois le même souffle que je respire quand j'ai quelques chose a dire, fit bouger ces feuilles qui s'éventent, l'existence est un langage, et je chercherai désespérément dans le profond du temps reconstitué, comment mes sens le prodige, cette force en soi est rayonnante, cette source éclabousse mes mots comme si l'encre coulée leur avait encore servi, je fais couler l'ancre, elle se noie, de manière stable, je lui donne forme tout ça n'est pas vide, c'est comme ça que je lance la pierre vers le ciel et quelle me retombe dessus, c'est comme ça encore que je peigne mes cellules pour en faire tomber les mortes que je redonne a la terre, ce n'est que raide défoncé que je peux comprendre ça, car je m'oppose à la mort de mon esprit, car je m'oppose au travail qui n'est qu'une manière de m'empêcher d'être,

l'endogène, ce classique des informations cellulaires, je déchire encore tout ce que je sens, je regarde la substance, ce jus encore devant mes yeux, ces fruits, qui s'enlacent qui se décourage, encore je les monte les escaliers des cheminées transparentes, des fois je me sens comme la vague, comme le fouet, la douleur me ramène encore seulement a cette addiction à l'autre, ça ma rassure, ça me renchaîne, ça m'impressionnes, je me demande encore, pourquoi, qu'est-ce que je fous la, la musique ce simple instrument,

je te pêche encore, je te trouve dans d'autre substance, l'inquiétude des souvenirs, la recherche du mouvement ancestral, la recherche de la découverte du corps, de faire transpirer l'air en toi, de le changer, d'exploiter les informations de ton plaisir, tu me dis que tu es heureuse ainsi, ce n'est pas assez, ton corps s'ouvre, je le vois s'ouvrir, mille fleurs, mille capacité a comprendre le soleil, les rayons parfaits, cette mélodie de mort, je tombe encore dans ce trou qu'est la pensée, j'ai peur, peur de voir se brouiller tous les codes, et ça m'enchante, encore trouble par ce jus d'horizon, les rebords de ton corps deviennent moites, ma langue encore une fois les fais disparaître, j'avale tout ce qui te superpose, j'avale tout ce qui est trait,

GODIAMO! CANTIAMO!

POICHE' TUTTI NOI CE NE ADREMO.

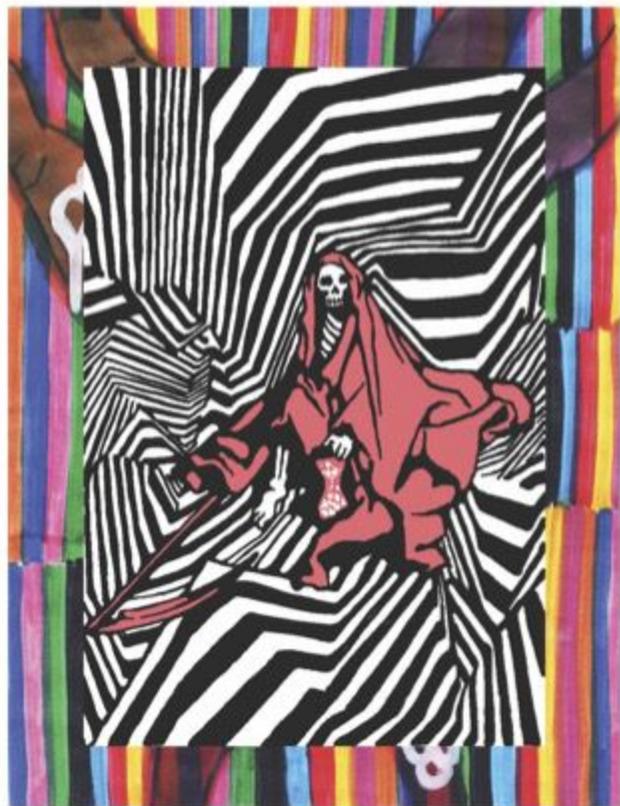
distance, dimension, je profite de toute cette place que j'ai en moi, tout ce que je vois me pénètre et me bouleverse, je n'ai encore que cette expérience qui se raccroche a mes seins, cette danse, ce mouvement de la chair qui rigole encore, ces cris, ces frottements de la surface a la surface, je roule encore, je rentre en amour avec tous les plis qui me recouvre, je verbe, je chante, je danse, il n'y a plus que les courbes de l'expression que je tire comme cette peau encore qui recouvre le sol. Entends les bruissements, des feuilles putréfiées, je m'engage encore a la première note, au premier son que je reconnais, la, voix, déchiré, je l'entère, pas prête encore, ces mouvement sûrement cycliques, représentent encore une fois tous les métiers que je chorographies, je ne suis qu'un passeur, sur mon dos le monde, sur mon dos, je pioche les regards

de cette chaleur, je ne retiens que cette pierre, la pierre dedans,

(Pippa Bagaudas)



IV



II



qu'est ce qui te prend a cette addiction, le temps s'arrête, je n'ai envie que d'une chose, encore de voir ma lumière, encore de voir mon ombre, je ne suis attaché qu'au bruit de cette cérémonie, et on me fait encore sonner les cloches toutes les heures, ridicules, besoin d'éprouver cet ailleurs, de comprendre la source, d'où je viens, et qu'est-ce que je fous là, qu'est-ce que je fous là encore, comme pour entrer en transe et m'élever, **me critiquer, me rater, me contempler, laisser filer les autres juges, laisser disparaître le regard sur moi**, je suis le seul à comprendre mon regard, je ne peux m'identifier à d'autre, je lâche prise, je lâche le rien que mes mains serrent et je respire? Ces mains, autant de feuilles a des branches détachées, ont l'allure que le geste leur donne, ce geste, icône d'un langage qui se répète et ondoie par ces différentes empreintes digitales, à quel temps font-elles référence, ces signes traversent le temps, qu'il soit poussière d'arbres, de papier et d'humain, il faut savoir décentralisé l'illusion de l'intelligence sur les vrais paysages qui se connecte, qui se touche, cette vision de terre qui avance et qui fait s'encontrer tous ces rayons obliques de la surface ronde, je m'attache, je m'attache des gouffres, chaque fois je ferme des lignes s'accroche a mon regard, elle se glissent dans le sombre rapport à ma réalité, le redéfinie, mes yeux ne sont

COSA CANTEREMO AMICI MIEI? DI CHE COSA GODREMO?

plus les mêmes, je change l'histoire de mes organes, de leur fonction, mes yeux sont des loupes sur des fréquences, mes yeux sont radar de mouvement, mais ce mouvement c'est moi qui le créé, une mise au point encore, je me parle à moi même, a cette image sacrée que j'ai puisque je la sors de mon corps, je suis tous les masques, je suis toutes les odeurs, face à moi, encore ces fréquences, ces sons qui les affectent, tout a un écho tout retentit, ce n'est pas ma voix encore, c'est sa chaleur, sa chaleur vibre dans mes oreilles, je sens les vers me ronger encore, de leur douce mâchoire je reconnais les entrailles de son corps, ces vers viscéres se plongent en moi comme un rayon me pénètre, ce n'est encore une fois qu'une sensation de vie, la poussière bat le rythme de mon cœur, cette poussière langoureuse, qui s'accroche aux semelles avec le silence de la mort, ma vie, cette éternité suspendue a mon corps, rien d'autre que ce corps et mes visions, étrangère n'est-ce pas, lointaines chuintantes, brillantes, encore toute deux comme mes mains touche, se touchent, au fond de mes eaux, encore ce gaspillage d'eau en moi-même, encore, cette vie plongée au fond de moi, comment j'ouvre les prismes et je regarde en moi ce qui n'est pas moins ce qui me raccroche a **d'autre moi, PLUSIEURS AUTRE VIES ME SEMBLAIENT DUES**

de m'empêcher de colorier, ah le jour ou j'ai perdu le vert de gris, ah le jour ou j'ai arrêté de m'oxyder, a le jour ou j'ai arrêté de me soucier des jours, comme si ça devait me soucier, me soucier, me soucier, encore ces sentiment m'empêche de comprendre ce que cette arbre, cet arbre, comment lui parler, moi aussi je suis pleine d'antennes, je les sens qui bandent ces poils, je les sens, qui m'empêche encore de ne pas les entendre, de ne pas être leur racine mobile, putain je suis encore le seul a danser, putain je suis encore le seul a un pied, putain quand je saute je tombe si fort, putain quand je marche c'est toute les portes que je me prends dessus, c'est toutes les portes qui me tombe dessus, j'ai mal, ma tête se rempli d'eau, je sens les parois de cette boîte se ramollir se transformer en carton en carton mille fois, en carton deux fois, **en papier carton, je suis ce carton qui danse et qui ne renvoie plus d'image, je lèche la fréquence encore, avec mon eau, équivalente que du sable, que du son, encore ce son, ce silence des vents, ce n'est pas un silence il porte en soi un écho foudroyant qui tourne encore sur lui même, toujours la révolution dans le silence me tombe dessus, m'entraîne dans ce**

DOV'E' LA STRADA PER IL REGNO DEI MORTI? IL LUOGO IN CUI SI SCENDE IL LUOGO DEGLI UOMINI SENZA CARNE.

mouvement, je n'y peux rien / je ne suis rien, je ne veux plus m'écouter, parle aux plantes, comment cette dans encore me travers l'éternité est un jour, l'éternité je la glisse encore, je la met en moi, je connais les endroits secret qui produise cette mouille qui transforme le son en écho, je connais encore ces passages mouillés qui font de mon œil phare humide aux milles iris, au milles rires il n'y a qu'une fois que mon doigt a senti le vide, que une fois que mon corps a senti la mort, tout ça n'est que mouvement, danser comme un dieu sans image encore une fois je libère mon esprit de mon corps, ma vision s'amplifie, je ne pense plus avec ce corps, je l'abandonne, je fixe plus haut l'horizon, je fais plonger ma vision dans ce quelle ne voit pas, je devine une autre vie, mes autres vies. il n'y a pas de limites a l'expérience, dans la jungle des savoirs se trouve un langage qui se répète, les mêmes morts se fondent dans leur feuillage et le bruissement synthétique des nuages arrose l'odeur de la matière, cette matière qui fond encore sur des formes quelle recompose, l'éternité est la juste conscience, la juste mesure

